

LITTÉRATURE, BEAUX-ARTS, THÉÂTRES, ÉCONOMIE DOMESTIQUE

MODES

Il y a toujours un temps d'arrêt dans la mode, à cette époque de l'année. Aussi n'avons-nous que peu de choses à vous en dire. Les étrennes à choisir occupent les instants consacrés aux courses chez la couturière et la modiste; d'ailleurs on reçoit si peu! Quelques diners, la reprise des soirées intimes, voilà le bilan de ces temps derniers. Mais par exemple, beaucoup de mariages et de beaux; assistance des plus choisies et toilettes d'un goût exquis. Vous plairait-il que je vous fisse la description des toilettes que je vis au mariage de M^{lle} de F., célébré, il y a quelques jours, à Saint-Pierre-de-Chaillot, église qui a la spécialité des mariages aristocratiques? Tout naturellement nous commencerons par la toilette de la mariée.



5172

Boléros en fourrure de chez Madame Naudin, 16, rue du Vieux-Colombier.

Robe-châtelaine, empruntant un peu de la façon moyen-âge. Satin blanc.

Jupe à longue traine se terminant en pointe et formant, sur le côté, un pli creux relevé à la châte-

laine. Le corsage lacé derrière, et la manche, à double bouillon, plate dans le bas. Aucune garniture, si ce n'est un vieux point à la manche et à l'encolure. Toute la richesse et l'élégance de cette toilette résidaient dans le voile qui était en point à l'aiguille et posé en mantille, avec le bouquet de fleurs d'orange soulevant un coquillé.

Séduisante, autant que jeune fille peut l'être, était la mariée dans cette ravissante toilette.

La mère en superbe robe de moire française gris-bleuté, ayant dans le bas, pour garniture, une frange à haut treillage en chenille et fil d'argent. Au corsage, à longue pointe, une frange en fichu et une dentelle en jabot; l'indispensable gigot à la manche longue, et plate du bas. Une capote brodée d'argent, avec des chardons d'argent mêlés à un pouf de plumes rosées.

On disait à la sacristie : « M^{me} de F. semble plutôt la sœur que la mère de sa fille ». Le fait est qu'elle paraît bien jeune et elle est encore si jolie !

Beaucoup de gris, de vert, de fauve, de rouge Eiffel. Remarqué, dans le cortège, un costume en superbe satin serpent à grands ramages camaïeu rehaussés de fil d'or, dont voici la façon :

Jupe inclinée, avec un pli creux formant panneau de chaque côté. Le corsage composé d'une veste en velours, à peu près du même ton, très courte, jouant sur un gilet en satin, long et tendu, garni d'un vieux point d'Angleterre. La manche longue, moulant le bras, s'élargit un tantinet au-dessus du poignet qu'elle cache; une manchette en dentelle. Capote en velours garnie de dentelle blanche et de chrysanthèmes échevelés.

Cet autre, en faille d'un ton violacé, a le tablier mouvementé par quelques plis et les lés de derrière droits et plissés; au bas, une bande de velours dentelée au bord supérieur. Corsage boutonné derrière, tendu devant, avec un plastron en velours maintenu par des boutons anciens placés en regard; la manche en velours. Capote en dentelle d'or garnie d'une aigrette et d'un oiseau de Paradis.

Nous n'avions rien dit des applications de chevreau mordoré ou de toute autre teinte sur drap amazone, ne les ayant pas vus employés. C'est original et comme il faut, élégant et simple tout à la fois. Le costume de drap gris perle, avec appliques de chevreau gris, que portait la jeune quèteuse, s'est chargé de nous l'apprendre.

Une façon très collante. La jupe légèrement inclinée a, sur le côté, un panneau en drap rapporté et couvert d'appliques en chevreau gris, cernées par une fine ganse puis par un fil d'argent qui forme de fins enroulements. Le corsage lacé derrière, avec une ceinture en drap très haute et couverte d'appliques, comme le devant du corsage, la manche et le col droit. Une toque en drap bordée de chinchilla.

Costume ravissant que toutes nous regardions avec la plus sincère admiration.

Nous avons à mentionner le chevreau mordoré sur drap biche, myrte sur drap de même ton, la ganse de la couleur du chevreau, accompagnée de fil d'or ou d'argent, selon qu'il s'harmonise au mieux de la couleur.

Une remarque qui a son importance : La manche demi-longue est réservée pour le corsage ouvert de diner ou de soirée; la mode la veut longue pour le corsage montant, qu'il soit de ville ou de diner : on la termine par une manchette de dentelle flottante. Cette manche serre le poignet et s'évase ensuite légèrement; cette partie reste ouverte extérieurement.

L'Exposition nous a légué quelques modes exotiques : Une coiffure dite bulgare; des galons roumains, pour garniture de costume de drap, qui sont fort jolis; une façon de veste grecque, albanaise, monténégrine, que l'on décore de boutons, de plaques et d'agrafes de ces pays; cela a *du cachet*, beaucoup *de genre*, expressions qui ont le don d'agacer l'oreille à une mienne amie. « Du genre, du cachet, qu'est-ce que cela veut dire? » s'exclame-t-elle avec le bon sens qui la caractérise. Invitée à lui définir ces mots employés comme je viens de le faire, je m'en tire en lui répondant : « Ça ne s'explique pas, mais ça se comprend. »

CORALIE L.

P. S. — On fleurit beaucoup la toilette simple en piquant à l'épaule une branche de fleurs, négligemment posée, que l'on choisit parmi les fleurs *modestes* et de teintes sombres. Le chrysanthème échevelé est de ce nombre, quoiqu'il soit en haute estime chez les horticulteurs et les peintres et que sa vogue dépasse celle que les tulipes eurent autrefois. L'héliotrope, le réséda, les œillets font bien aussi, mêlés en un léger bouquet que l'on prend dans la haute ceinture aussi bien que dans la ceinture drapée et dans le corselet; on le passe dans une boutonnrière ou dans un caoutchouc cousu à cette intention. Chez M^{me} Favier, 68, faubourg Poissonnière, on trouve des piqués de fleurs et des garnitures de robe d'une finesse exquise.

C. L.

Nous recommanderons tout particulièrement la délicieuse Bénédictine de l'abbaye de Fécamp dont les propriétés toniques et digestives sont bien connues de tous les gourmets. Une caissette de cette excellente liqueur est un charmant et utile cadeau à faire à une maîtresse de maison.

Dépôt à Paris, 76, boulevard Haussmann.

Explication des Gravures noires (pages 217 et 219)

Boléro en astrakan avec deux pompons sur le côté.
Boléro à passe arc-en-ciel. — Fond et bord en loutre, nœud en ruban de satin vieil or coupé de fil d'or.

Costume en cachemire noir, garniture de crêpe anglais.
— Jupe demi-longue plissée régulièrement derrière. Le devant uni, est légèrement relevé des côtés par trois

plis. Le corsage s'ouvre sur un plastron de crêpe, cerné par trois plis et le col montant est à pointes revers. La taille est prise dans une ceinture de crêpe un peu drapée. Manche froncée sur l'épaule.

Costume en cachemire noir garni de crêpe anglais. —

Jupe froncée un peu traînante, formant, sur les côtés, des panneaux presque plats qui s'ouvrent droits sur un panneau de crêpe. Le corsage s'agrafe derrière. La collerette, en crêpe plissée, est prise dans le col droit également en crêpe, et retombe devant en coquillés. Manche plate; au bas, un plissé de crêpe rabattu forme revers.

**Explication
de la
Gravure coloriée
4760**

TOILETTES DE DINER
ET DE SOIRÉE

Robe en tulle vert mousse fratche très pâle. — La sous-jupe en satin est couverte d'une première jupe en tulle, plissée, tendue et retenue au bas de la jupe de satin par un cordon de roses. Ce même cordon se retrouve au bord spirale de la tunique ainsi qu'au bas qui s'incline dans le milieu. La tunique en tulle doublée de satin, s'arrête verticalement à droite. Corsage couvert de tulle plissé, disposé en draperie croisée. Ceinture drapée arrêtée à droite par une rose. Cordon de roses au décolleté arrondi, se perdant à gauche, sous la draperie. Haut plissé ouvert sur le dessus du bras, formant la manche. Fleurs à l'épaule. Dans les cheveux, massés un peu haut, rose avec feuillage. Gants de Suède. Bas roses. Souliers de satin comme la robe.

Robe en velours rubis et satin rose clair. — Traîne en velours, encadrée d'un galon de plumes roulées rosées;

elle est reliée au tablier, qui est en velours et garni comme la traîne, par un panneau en satin fait de larges plis. Le tablier, dans le haut, est échancré en biais sur la draperie de satin qui couvre le devant du corsage en s'avancant sur la sous-jupe. Cette draperie suit le mou-



Costume de deuil en cachemire noir et crêpe anglais.
De la Scabieuse, 10, rue de la Paix.

vement de biais du tablier et laisse voir près de l'entournure, à droite, une pointe de velours; le dos en velours et lacé. Plumes roulées en garniture; aigrette sur l'épaule droite. Dans les cheveux, pouf de plumes appuyé sur la galerie-diadème en diamants du peigne. Gants crème. Bas rosés. Souliers en satin rose.

FAIT HISTORIQUE

HUMANITÉ DE LOUIS XIV

Pendant le règne de Louis XIV, un chimiste italien, nommé Poli, vint à Paris, et, ayant obtenu une audience du roi, il l'informa qu'il avait découvert une composition dix fois plus destructive que la poudre à canon. Louis était amateur de chimie; il ordonna à l'Italien de préparer sa composition pour faire les expériences nécessaires en sa présence. La chose fut faite selon les désirs du roi et tout réussit au mieux et pour l'honneur de Poli qui fit observer à Sa Majesté que cette découverte allait lui donner une grande supériorité sur ses ennemis.

« Cela est vrai, dit Louis XIV, mais les hommes possèdent déjà de suffisants moyens de se détruire les uns les autres; vous serez généreusement récompensé pour votre découverte, mais je vous recommande, pour l'honneur du genre humain, de ne jamais divulguer votre secret. »

CHRONIQUE



ÉCEMBRE était à peine commencé que, déjà, le grand maître des cérémonies qu'on nomme le Hasard avait donné au public mondain trois fêtes choisies parmi celles qu'il préfère, et dont l'ensemble compose ce qu'il est convenu de nommer :

les plaisirs de la saison.

D'abord le Club des Patineurs a ouvert ses portes et, ce qui est plus rare, il a pu les tenir ouvertes plusieurs jours. Les élégantes sont accourues. Sauf les étrangères et deux ou trois Parisiennes, elles patinent comme un chat dont on a enfermé les griffes dans des coquilles de noix, mais elles sont si délicieusement habillées ! Cela ne vous rappelle-t-il point le fameux : Elle aime tant sa mère !

Ce qui distingue nos belles patineuses en chambre, c'est la crainte qu'elles éprouvent de voir la glace « tenir » longtemps. Les journaux franchissant chaque matin le mur de leur vie privée, grâce au bon escalier muni de rampes qu'elles ont construit de leurs blanches mains, la ville et la province lisent en s'éveillant le détail de la toilette portée la veille par ces grandes prêtresses de la Mode. Un costume de skating-club, deux, trois même à produire, la chose n'a rien de malaisé. Mais, au-delà de ce nombre, il faut lutter contre ce dilemme : Ou en arriver aux exhumations ou tomber dans les redites. Cette fois, le bonhomme Hiver s'en est tenu à un juste milieu des plus convenables. Mais comme je plains les futurs maris de ces fillettes de quinze ans, qui ont lu plusieurs fois l'éloge, tiré à soixante mille exemplaires, de leur beauté, de la souplesse de leur taille, de leur crânerie sur le patin et du bon goût de leur ajustement ! Dieu me garde de dire que celles-là n'aiment point leurs mères, mais, en vérité, c'est une perfection bien inutile, tant elle me semble perdue parmi d'autres largement révélées.

Le second *fait d'hiver* (pardon !) qui se présente sous ma plume est la reprise de *Lucie* à l'Opéra, entourée de tout le cérémonial d'une *première*. Il est à peine besoin de répéter, surtout au sortir de l'Exposition, que Paris est le temple de l'intelligence, la capitale des arts, l'œil du monde ; les Parisiens l'ont crié pendant six mois au reste de l'univers qui a eu la courtoisie de ne pas protester. Heureusement, comme pour nous préserver d'un orgueil insupportable, une fée tant soit peu narquoise nous ménage, par ci par là, de bonnes petites leçons de modestie. C'est ainsi qu'autrefois, en descendant de la chaire de Notre-Dame à la suite des succès grandioses de sa parole sacrée, le Père Félix était *invité* par son Recteur à éplucher les pommes de terre pour le dîner conventuel du lendemain.

A la soirée dont je parle, nous n'avons pas été jusqu'aux pommes de terre, mais nous avons eu le plaisir de voir les étoiles de la société russe, anglaise, américaine et les colonnes du temple israélite applaudir une légende racontée par un Ecossais, mise

en musique par un Italien et chantée par une Australienne qui a fait ses études musicales en Belgique. Pour compléter le tableau, il convient d'ajouter qu'un malheureux ténor ayant échappé par un horrible enrouement à la mort qui l'attendait au quatrième acte, c'est un artiste belge, venu au spectacle pour son plaisir, qui a rempli le rôle et surtout le pourpoint d'Edgard. Si bien que cette folle de Lucie, qui ébauchait un roman près de la fontaine avec le ténor numéro un, sur le coup de neuf heures, était, vers les dix heures, éperduement amoureuse du ténor numéro deux, non moins beau, non moins botté jusqu'aux dents, et déclarant sa flamme au bord de la même fontaine. Joli exemple pour les jeunes filles qui étaient là !

Quoi qu'il en soit, l'Opéra possède, en la personne de la Melba, une véritable cantatrice, aussi agréable pour les oreilles que la femme l'est pour les yeux. Et croiriez-vous qu'on a supporté sans lever les épaules toutes ces ci-devant mélodies, tous ces soli d'instruments qui semblaient dire aux Philaminte et aux Bélise de la musique moderne, avec force excuses :

Mon Dieu ! je n'avons pas étugué comme vous
Et je parlons tout droit comme on parle chez nous.

Même on a daigné applaudir cet art qui « parle tout droit ». Il est vrai que les beaux yeux de la Melba ne sont guère moins indéchiffrables qu'une page de Massenet ou de Saint-Saëns... Qu'ils disent des choses contraires en peu de temps !

Le troisième événement à sensation de la série était le mariage du jeune duc de Luynes avec M^{lle} Simone d'Uzès. Jamais, depuis longtemps, les peintres, les brodeuses, les graveurs de Paris n'avaient eu l'occasion de faire tant de couronnes duciales. Et que de ducs, que de duchesses dans l'assistance ! On croyait lire un roman de Rabusson.

Parmi les gens qui assistaient le soir au contrat de la pauvre Lucie de Lammermoor, un certain nombre avaient défilé à l'hôtel d'Uzès dans la journée. Ils ont dû se dire que le rôle d'invités, au temps des Ravenswood, n'imposait pas des devoirs aussi lourds qu'il le fait aujourd'hui ; et cependant la coutume des cadeaux — mesquine et ridicule du moment où le journaliste vient lui donner le fumet d'une réclame — cette coutume est anglaise par son origine.

La voilà bien acclimatée chez nous. Un reporter qui a dû passer toute une nuit à prendre des notes, à moins qu'on ne l'ait fortement aidé, nous donne une liste de 238 présents reçus par la jeune duchesse. Naturellement le nom des donateurs n'est pas oublié : j'ignore laquelle des deux nomenclatures est la plus intéressante.

Sans vouloir m'ériger en Alceste femelle, je ne puis m'empêcher de me poser la question suivante :

— Combien d'« amis » trop discrets ou trop économes ont dû s'arracher les cheveux le lendemain, en mesurant du regard la liste des 238 ?

Songez donc : pour quatre ou cinq louis on pou-

vait proclamer *urbi et orbi* qu'on était l'hôte assidu de l'une ou de l'autre de ces maisons extra-chic ! Un député me disait hier soir :

— La veille de ce grandissime mariage, on procédait, au Palais législatif, à la nomination d'une commission qui devait siéger le lendemain de bonne heure. Chacun s'excusait de ne pouvoir en faire partie. « Le mariage d'Uzès, vraisemblablement, finira très tard... »

Ah ! l'amusante chose que la vanité humaine !

L'inventaire des cadeaux suggère des réflexions que je ne ferai pas sans avoir bien établi cette vérité : la personne qui reçoit un cadeau ne saurait être responsable du choix.

C'est donc seulement aux mœurs de notre époque de moins en moins féminine qu'il faut s'en prendre si, parmi ces cadeaux, un certain nombre semblent moins faits pour une charmante duchesse que pour un aimable duc. En voici douze, destinés soit à contenir, soit à allumer des cigares ou des cigarettes. Voici presque autant de manches de fouet, fort logiquement accompagnés d'un lot considérable de boutons de chemise et de fers à cheval pour épingles de cravate. N'allez pas croire cependant que le linge à cols et poignets empesés compose tout le trousseau de la mariée.

L'autre jour un artiste de la rue de la Paix me montrait des chefs-d'œuvre, garnis de Valenciennes « hautes comme ça », qui partaient pour l'hôtel des Champs-Élysées.

— Voilà, ai-je dit, qui doit coûter bon !

— Mais non, madame, pas trop : mille francs pièce.

On n'est pas plus grand seigneur que ce *linger*. C'est lui, d'ailleurs, qui écrivait à ce pauvre L..., dont la ruine est complète : « A mon grand regret je ne puis vous envoyer les quinze louis que vous me demandez. J'ai dû me faire une loi de ne plus prêter d'argent aux personnes avec lesquelles je me trouve en relation *dans le monde*. » Le billet est trop joli pour que je l'invente.

Voulez-vous savoir quel est le cadeau du général Boulanger ? Une libellule. Quelquefois on donne à la libellule un autre nom : celui d'*éphémère*...

Et voulez-vous savoir, pour finir, quel eût été mon cadeau, à moi, si j'avais dû en faire ? Un tablier pour soigner et servir les pauvres malades. Ce n'est pas seulement l'art de l'équitation et le goût de la chasse que M^{me} d'Uzès a donné à sa fille.

Ce qui serait curieux et ce que je ne ferai pas, bien entendu, ce serait d'étudier la fameuse liste « subjec-

tivement », c'est-à-dire au point de vue des personnes. Je laisse aux esprits chagrins la peine ou le plaisir d'épiloguer sur certains noms. Les grands ont beaucoup d'amis et, plus nombreux est le troupeau, plus il est difficile que toutes les toisons soient également blanches. Il est bon, d'ailleurs, que nos grandes dames soient remémorées parfois des inconvénients du journalisme moderne, qui divulgue les égarements de leur hospitalité aussi bien que ses magnificences.

Je m'aperçois qu'il me reste juste assez de place pour vous croquer cette jolie scène de comédie électorale prise d'après nature.

La scène se passe dans un village où l'on fait une souscription pour rebâtir l'église à demi ruinée. Personnages : un maire malin, un candidat richissime.

LE CANDIDAT. — En vous quittant, monsieur le maire, je vous demande la permission de m'informer des besoins de votre commune. Si je pouvais vous aider dans quelque œuvre utile...

LE MAIRE. — Certes, monsieur le comte, votre offre généreuse ne pouvait mieux tomber. Nous reconstruisons l'église et, malgré leur bonne volonté, les paroissiens ne peuvent pas donner grand'chose.

LE CANDIDAT. — Comment donc ! Je m'inscris avec joie. Voyons : à quelle somme me taxez-vous ?

LE MAIRE (*discrètement*). — On connaît votre grande fortune, monsieur le comte, mais néanmoins... Fixez vous-même votre chiffre. Le plus aisé d'entre nous est un pauvre si on vous compare.

LE CANDIDAT. — Il est certain qu'il y a une proportion à établir. (*Cherchant.*) On pourrait peut-être prendre pour base... Tenez : que diriez-vous si je m'inscrivais pour une souscription égale à dix fois la vôtre ?

LE MAIRE (*très calme*). — Votre idée me paraît fort juste. Je n'aurais pas osé vous la proposer.

LE CANDIDAT. — Donc, c'est entendu. Reste à savoir ce que vous avez donné.

LE MAIRE (*ouvrant le registre où sont portées les souscriptions*). — Rien encore ; mais je vais avoir l'honneur de mettre mon nom au-dessus du vôtre. (Il s'inscrit pour DIX MILLE FRANCS.) Allons ! Voilà notre église rebâtie !

On dit que le comte G... a galamment versé les cent billets de mille.

CONSTANCE.

PENSÉES ET MAXIMES

La vraie séparation est celle qui ne fait pas souffrir.

(Comtesse DIANE.)

Rien ne fait autant d'honneur à une femme que sa patience et rien ne lui en fait aussi peu que la patience de son mari.

(JOUBERT.)

Il n'y a de parfaits que les gens que l'on ne connaît pas.

(Marquise DE BOUFFLERS.)



COSTUMES DE DINER DE MADAME PELLETIER-VIDAL, 17, RUE DUPHOT.

Costume en faille prune. — Une guipure noire est appliquée au bas du tablier qui est plissé de larges plis couchés, le dessus orné d'une broderie camaïeu. Lés de derrière tournés en spirale sur le côté et cassés de plis au milieu. Corsage à basque, celle-ci arrêtée de chaque côté d'un corselet qui fait pointe aux deux bords. La pointe supérieure s'avance sur une chemisette plissée en crêpe du même ton, et au-dessus s'arrondissent en genre veste les côtés du devant dont le bord reçoit une guipure ainsi que les côtés du corselet. La manche froncée à l'épaule est prise dans une guipure qui lui fait décrire comme un long jockey aigu; le bas est plat et boutonné intérieurement.

Costume de soirée en peau de soie grise et crêpe de

Chine rosé. — Sous-jupe en taffetas. Le tablier est couvert d'une draperie en crêpe de Chine, rehaussée d'une dentelle posée en demi-cintre, les plis remontent, à droite, à la taille, rejoindre ceux formés par la draperie qui couvre le devant du corsage. Un plissé de soie et une seconde dentelle surmontée d'une broderie se perdent sous la grande draperie et complètent la garniture du tablier, dont les côtés sont pris sous le panneau brodé de la redingote et sous celui plissé de droite; le lé de derrière un peu incliné. Une dentelle au bord du plissé qui fait col ouvert, lequel se chiffonne avec la draperie. La manche crevée de plis dans le bas, se termine par une haute dentelle qui fait engageante.



COSTUMES DE SOIRÉE DE MADAME GRADOZ, 67, RUE DE PROVENCE.

Robe en gaze rose et velours vert pour jeune fille. — Tablier légèrement mouvementé dans le haut par des plis fixés au tour de taille. A gauche quille en velours cernée, sur la longueur, d'un galon brodé d'or, double d'un côté. Lés de derrière plissés. Le corsage en gaze, ajusté, s'ouvre sur un plastron tendu en velours. Galon prenant le tour de taille; ce même galon garnit le bord du décolleté. Petite manche croisée à l'épaule et drapée par quelques plis.

Robe en soie vert pâle à petites raies. — Jupe plate des côtés. Tablier fait de deux plis creux ornés de motifs originaux brodés d'or. Trainée formée par des plis réguliers sur l'un desquels est appliquée une broderie d'or. Le corsage à pointe s'ouvre sur un gilet orné de motifs semblables à ceux du tablier. Un point de broderie en fil d'or au bord du décolleté. Manche courte, plissée, formant l'épaulette.

La Fille de l'actrice

(NOUVELLE)

(SUITE)



N'était au trente avril et la classe de M^{lle} Anne offrait l'aspect d'un atelier affairé; livres, plumes, cahiers reposaient très paisibles dans les pupitres. Partout traînaient des morceaux de papier rose ouvert...

Le lendemain s'ouvrait le mois de mai, le mois de Marie, et c'était à orner la Sainte Vierge que tous les petits doigts travaillaient, même les plus inhabiles. M^{lle} Anne et les grandes découpaient le fin papier, les autres le chiffonnaient en corolles, y adaptaient le calice ou des tiges de fil de fer.

La Sainte Vierge souriait du haut de sa console transformée en autel, au moyen d'une table et d'un drap blanc recouvert de mousseline. La mousseline voilait également la glace déjà piquée de roses; et table et console devaient en être semées. Des vases étaient préparés pour en recevoir.

Henri Tissot, très pressé lui aussi, froissait des chiffons roses, les tordait dans un calice vert que lui passait Marie Blandin et, vu à quelque distance, cela ressemblait à des boutons de roses.

— Ne t'assieds pas sur mes roses, criait Blanche Mairet à l'une des plus grandes, très myope.

Seule Louise Coupel, la fille d'un libraire, savait faire des œillets et elle en avait déjà confectionné un gros bouquet, mais roses aussi. — Tout était rose, invariablement rose, et roses les petits visages penchés sur leur travail, et rose l'horizon de leurs petites vies. Les croisées étaient ouvertes avec des nids d'hirondelle bruissant au-dessus; et, sur les appuis, des touffes de muguet, destinées à orner l'autel le lendemain, attiraient les abeilles perdues loin de leurs ruches. Par de là les toits on voyait les pentes des collines plantées de châtaigniers. C'était de là que venaient les abeilles, de tranquilles ruchers ensoleillés.

— J'ai fait un autel à ma petite Sainte Vierge; j'y mettrai tous les jours des fleurs de mon jardin, chuchotait Blanche.

— Comment as-tu fait? demandait Geneviève dans l'oreille de laquelle était versée cette confidence.

— J'ai pris une boîte, j'ai étendu sur le couvercle un morceau de soie bleue que maman m'a donné et j'ai posé dessus ma Sainte Vierge avec des fleurs de chaque côté dans les verres de mon petit ménage. Si tu savais comme c'est joli... C'est sur un rayon dans ma chambre. Mais je n'ai rien dit aux garçons. C'est si brutal les garçons! Ils me jetteraient tout

par terre. Je dis mes prières devant, comme Made-moiselle nous le recommande.

— J'essayerai aussi de faire un autel, dit Viva, tandis que ses doigts transparents, singulièrement adroits, froissaient une grosse rose aux nombreux pétales.

— Jeudi, quand j'irai chez toi avec mes frères, je te montrerai comment il faut faire.

M^{me} Mairet, cédant enfin aux supplications de ses enfants, avait consenti à ce qu'ils acceptassent l'invitation de Geneviève, et le jeudi suivant ils devaient se rendre chez elle sous la garde de leur bonne.

Les deux amies ne parlaient guère que de cette visite projetée et cette perspective, jointe à l'agitation des préparatifs pour le mois de Marie, les faisait vivre dans un état de joie perpétuelle, concentrée chez Geneviève, exubérante chez Blanche.

— Chantez, mes enfants : *Ave, maris stella...* dit M^{lle} Anne.

La bonne demoiselle était dans son élément, naïvement heureuse, et depuis quelques jours elle ne grondait plus, indulgente à toutes les étourderies.

Et les petites voix hautes entonnèrent l'hymne à la Vierge :

Ave maris stella, Dei mater alma...

Viva chantait aussi d'une voix mieux timbrée que les autres, douce et grave presque. Et les notes de l'hymne s'envolaient par les fenêtres ouvertes là-haut, plus haut que les collines aux vieux châtaigniers, plus haut que les bleuâtres montagnes, vers un Dieu qui tient compte de tous les élans pieux des âmes simples, des belles âmes des petits enfants, et qui pardonne lorsque, plus tard, ces mêmes âmes, jetées au milieu du monde mauvais, perdent leur innocence première. Il leur pardonne alors pour les souffrances endurées et leurs douloureux mais inutiles regrets de l'Eden à jamais clos.

A quatre heures de l'après-midi les préparatifs étaient terminés; M^{lle} Anne n'avait plus qu'à donner le dernier fini à l'autel et toutes les élèves partirent comme une bande de mésanges babillardes qui revolaient à leurs nids.

Le lendemain matin le soleil entra à pleins rayons dans le salon à trumeaux sculptés, et les glaces ternies le renvoyant, il entourait d'une auréole éblouissante la Vierge dans sa niche de roses. Et les mugnets sentaient bon et les autres fleurs aussi qui jonchaient l'autel. Les petites filles, muettes d'admiration, regardaient de tous leurs yeux, ne pouvant se faire à cette merveille. Pour sûr, la Sainte Vierge souriait, et jamais les enfants ne l'avaient vue si belle. La mousseline, à gros bouillons blancs, lui formait un cadre vaporeux constellé de roses.

— Oh ! que c'est beau ! que c'est beau ! dit Blanche incapable de contenir plus longtemps son extase.

Et elle serra la main de Viva qui, appuyée sur ses béquilles, les yeux éblouis, levés vers la statue, lui trouvait une ressemblance avec sa mère.

M^{lle} Anne rayonnait, les préparatifs de cette petite fête lui avaient donné cette fièvre qui s'était communiquée à toutes ses élèves. Elle fit ranger sa bande le long des pupitres et bientôt la porte s'ouvrit pour livrer passage à M. Fauchet. Le chanoine était grand, très grand, avec des cheveux blancs et un sourire paternel. M^{lle} Anne alla à sa rencontre à pas empressés et lui fit une respectueuse révérence. Toutes les petites l'imitèrent, et cette révérence avait été longuement étudiée.

— Pliez le genou droit, chassez le pied gauche, avait répété la vieille demoiselle un nombre incalculable de fois et avec une séraphique patience.

Il y en avait qui plongeaient comme des carpes, d'autres, les plus petites perdaient l'équilibre, et c'étaient des rires fous, de ces rires d'enfants inextinguibles, que l'institutrice réprimait difficilement.

Henri Tissot pliait aussi le genou droit et chassait le pied gauche avec un sérieux imperturbable ; mais, dans l'intensité de son application il faisait une moue qui redoublait la gaieté de ses camarades.

Maintenant elles ne riaient pas, bien droites comme des fillettes sages, leurs yeux bleus, gris, bruns, rivés sur le prêtre. Lucie Richard, à un signal de la maîtresse, sortit des rangs ; de son pas onduleux, fort jolie avec ses cheveux abondants d'un blond de lin, elle s'avança vers le chanoine qui s'était assis et lui débita un petit compliment au nom de l'école. M^{lle} Anne, suspendue aux lèvres de son élève, remuait les siennes pour lui aider lorsqu'elle la voyait hésiter. Le vieux prêtre souriait bénévolement, et de la Vierge, nimbée de soleil rose, émanait un rayonnement mystique.

Les prières furent récitées, et les enfants entonnèrent un chant pieux appris pour la circonstance. Puis au moment où M. Fauchet allait se retirer, toutes se jetèrent encore à genoux et il bénit les jeunes têtes inclinées.

VII

Geneviève était très agitée, — elle attendait Blanche et ses frères, — et son agitation s'était communiquée à Titi qui, par lui-même, n'était rien moins que mesuré dans sa tenue. Il s'élançait aux linteaux des portes, de là bondissait sur une table, pour escalader l'instant d'après les rideaux de la fenêtre par laquelle sa petite maîtresse guettait l'arrivée de ses amis.

Enfin elle les vit tous quatre, suivis de leur bonne, déboucher d'une rue étroite sur la place pleine de soleil. Ils levèrent la tête et Viva leur fit un signe avec son mouchoir ; ils lui répondirent par de grands gestes. Quand ils sonnèrent, les béquilles battirent à coup précipités le parquet et la petite bossue leur ouvrit elle-même, tandis que Titi accroché à une patère, contemplait stupéfait cette invasion d'enfants,

invasion inusitée et qui parut lui déplaire. Les embrassades l'horripilèrent : sa jalousie s'était éveillée. Il sauta sur l'épaule de Geneviève et fit la grimace aux visiteurs qui éclatèrent de rire. Jamais il ne permit qu'une des menottes s'enhardit à le toucher ; il ne s'humanisa un peu que lorsque Louis et Blanche lui eurent donné des noix apportées à son intention.

L'appartement fut livré aux enfants, car la Scalini était partie dès le matin pour un pique-nique qu'avaient organisé des acteurs de ses amis. Ils couraient donc d'une pièce à l'autre, tout au plaisir d'être ensemble, et Titi trottnait derrière eux. En pénétrant dans la chambre à coucher de l'actrice, le petit nez impertinent de Blanche huma l'air.

— Qu'il sent bon ici ! fit-elle.

— C'est le parfum de maman, répliqua Geneviève. N'est-ce pas, quelle jolie chambre ?

— Très jolie, répondit Blanche un peu dépaysée.

Les tentures étaient en soie jaune ; le lit presque carré, à baldaquins, très vieux, faisait partie du mobilier loué avec l'appartement.

Au salon, Blanche qui furetait partout tomba sur un paquet de cigarettes.

— Tiens, des cigarettes ! Tu n'as point de papa ; alors, qui est-ce qui les fume ces cigarettes ?

— Maman fume, répondit son amie tranquillement comme parlant d'une chose toute naturelle.

— Ta maman fume ! Quelle drôle de chose ! Maman ne fume jamais. Un jour que j'ai demandé à papa de me laisser fumer son cigare, il m'a dit que ce n'était pas convenable pour une fille.

— Mais maman n'est pas une fille, rétorqua Viva en riant.

— Moi, je fumerai quand je serai grand, dit alors Louis, se redressant très fier.

Ils étaient perchés tous les cinq sur des fauteuils et s'amusaient des contorsions de Titi qui les avait suivis au salon, d'où il était, à l'ordinaire, rigoureusement exclu.

Le plafond de la pièce était semé de nuelles blanches sur un ciel bleu terni. Des moulures couraient en rainures à l'entour avec de lourds torsus aux angles. Aux chambranles serpentaient des dorures à demi effacées. Des trois fenêtres tombaient des rideaux usés. Les glaces étaient fort belles, flanquées de branches dorées pour les bougies. Sur la haute cheminée de marbre qui portait encore sculpté l'écusson d'une famille ancienne du pays, deux vases de porcelaine grossière contenaient une gerbe d'iris bleus et de roses pivoines. Une subtile odeur d'iris parfumait l'air. Dans le foyer on avait jeté pêle-mêle des pelures d'oranges, du papier froissé, des bouts de cigares et de cigarettes. Le parquet était sale, sans tapis, les portes maculées par des doigts nombreux. Tout témoignait d'une antique splendeur livrée à l'insouciance de locataires de passage.

Les enfants se sentirent bientôt mal à l'aise dans cette large pièce et ils allèrent s'amuser dans la chambre de Geneviève qui leur montra ses bibelots, ses jouets.

Claudine leur servit ce qu'elle put confectionner de meilleur. Sa figure s'épanouissait de la joie de sa petite infirme, et elle aimait Blanche et ses frères d'aimer la délaissée.

Pendant que les garçons faisaient manœuvrer les animaux d'une arche, Blanche et Viva ornèrent l'autel d'une ravissante Sainte Vierge que l'actrice venait de donner à sa fille. Et c'était avec une enfantine ferveur qu'elles remplissaient ce devoir, tout à l'impression que leur faisaient ressentir les hymnes chantées et les prières plus fréquentes dites à l'école.

O sainte enfance, nous échappons si vite à tes douces, mais passagères émotions ! Ils sont si purs, si naïfs, tes élans que nous oublions si complètement ! Comment peuvent-ils raisonner de toi ces hommes très savants qui arrangent leurs périodes avec art et qui ne te comprennent plus que par leur cerveau ? En plongeant dans la science et le mal ils ont fui à tout jamais ce monde indécis qui flotte entre la réalité et l'irréalité, et qui est le monde de l'enfant. Il y a une telle puissance d'imagination chez les petits, leur existence est un rêve éveillé où ils se contentent de merveilleuses histoires dont nous ignorons le premier mot. Toute la nature inanimée jouit pour eux d'une vie intense, féerique. L'arbre tombé au bord du chemin est un vaisseau fantastique sur lequel ils s'embarquent pour d'aventureux voyages ; les branches froissées sont des mâts énormes. La navigation est pleine d'imprévu, de tempêtes, de monstres ; et quels cris de joie lorsque l'on croit aborder à la rive enchantée... sur laquelle on ne posera jamais, jamais le pied...

Ainsi Blanche et Geneviève, tout en arrangeant leur autel, se contaient des histoires où elles étaient des saintes Elisabeth. Elles changeaient des pains en roses et désarmaient la fureur de maris imaginaires.

— Si j'avais un mari méchant, je me sauverais, dit Blanche, reprenant pied quelque peu dans la réalité.

— Mais le mari de sainte Elisabeth l'aimait peut-être bien au fond.

— Tu crois ? fit l'autre incrédule.

— Et puis elle l'aimait beaucoup. Moi, je ne pourrais jamais te quitter, même si tu étais méchante, parce que je t'aime.

Ses yeux bruns levés vers l'amie en disaient autant que ses paroles.

— Oh ! toi, tu es un ange, dit Blanche assez portée à l'exagération.

Et leurs petits museaux souriants se rapprochèrent dans un baiser.

VII

Geneviève avait décidé qu'elle deviendrait très savante, qu'elle écrirait des livres et que sa mère serait un jour fière d'elle : aussi travaillait-elle beaucoup, trop pour son corps débile. M^{lle} Anne, remarquant que les yeux de la petite avaient une ombre bleue en dessous plus accusée qu'à l'ordinaire, lui avait demandé si elle n'était pas malade.

— Oh ! non, avait répondu l'enfant d'un ton brusque.

Elle n'aimait pas qu'on la crût moins forte que les autres.

Claudine, voyant aussi sa pâleur, cherchait en vain à lui ôter son livre ou son cahier, lorsqu'elle jugeait que le travail se prolongeait outre mesure. Même, elle les lui avait confisqués un soir. Geneviève alors s'était écriée en sanglotant :

— Tu veux donc que je sois la dernière de la classe et que maman ne m'aime jamais ?

Et la vieille femme avait été obligée de les lui rendre en grommelant qu'elle se ferait du mal, que M^{lle} Anne était un bourreau d'enfants.

Viva qui, à son entrée à l'école, ne savait que lire en annonçant et écrire à peine, avait dû travailler beaucoup pour cheminer avec les élèves de son âge. La pauvre, en outre, s'efforçait de tout faire à la perfection : ses cahiers étaient tenus très bien, ses leçons apprises par cœur, et cela lui prenait du temps.

Un jour de juin elle ne vint pas à l'école ; cela ne lui était pas encore arrivé.

Lorsqu'elle avait voulu se lever, la tête lui avait tourné et elle était retombée sur son oreiller. Virginie effrayée avait été chercher Claudine qui était accourue.

— Qu'as-tu, mon ange ? dit-elle en courbant sa large taille vers l'oreiller de dentelle sur lequel reposait le visage exsangue de Viva entouré de ses cheveux dénoués.

— Oh ! rien, Claudine, fit la petite en essayant de sourire, je pense que c'est la fièvre comme je l'ai déjà eue... La tête me fait très mal.

La Scalini était absente ; son engagement terminé, elle était partie pour Lyon. Claudine et d'autres savaient qu'elle était en joyeuse compagnie.

Aussitôt la vieille servante fit appeler le médecin qui dit ne pouvoir se prononcer encore sur le genre de maladie. La fièvre était très forte, il allait essayer de la couper. Quand il revint le lendemain, le regard de Geneviève était vague et elle délirait ; ses mains fluettes avaient une incessante agitation et repoussaient quelque chose, un obstacle invisible.

— C'est une méningite, dit le docteur.

Les symptômes en étaient si accusés que Claudine l'avait d'elle-même suggéré à Virginie, vers le matin.

Lorsque le jour suivant Viva ne parut pas à l'école, Blanche s'émut et en rentrant elle supplia sa mère de lui permettre d'aller chez son amie. Mais M^{me} Mairet avait entendu parler de l'escapade de la Scalini et elle ne voulait plus qu'il y eût de rapports entre sa maison et celle de cette femme. Elle consentit toutefois à ce que la domestique allât demander des nouvelles de M^{lle} Geneviève. La fille rapporta que l'enfant était très malade.

Quant à M^{lle} Anne, elle s'en fut elle-même aux renseignements et on la fit entrer auprès de Viva qui ne la reconnut pas.

Claudine l'avait conduite jusque-là pour lui faire juger de son ouvrage et lui en inspirer des remords ; mais quand elle vit des larmes couler sur les joues de l'institutrice, elle se détournait en se cachant la tête dans son tablier.

Ce petit corps maigre et ramassé, avec les grands yeux hagards qui semblaient manger le visage, était navrant à voir, et la bonne demoiselle s'en alla sans

oser parler, après avoir serré la main de la fidèle servante.

— Maman, maman, appelait souvent la malade dans son délire.

Mais Claudine ne savait où prendre la Scalini qui ne lui avait point laissé d'adresse.

Titi, qui ne comprenait rien à ce qui se passait et qui voyait sa maîtresse dans un état anormal, cherchait à la distraire et avait dû être écarté.

Le cinquième jour le délire cessa; Geneviève reconnut Claudine et Virginie.

— Claudine, murmura l'enfant, où est maman?

La vieille femme hésita un instant, puis elle dit, faisant caressante sa voix rude :

— Elle n'est pas ici, mais elle va bientôt revenir.

— Il faut qu'elle revienne vite, parce que je me sens si légère que je vais m'envoler comme une plume.

Et elle ferma les yeux. La servante crut à un retour de délire.

— Qui est-ce qui frappe contre la maison ?

— C'est la pluie qui bat les vitres.

JEAN MENOS.

(La fin au prochain numéro.)

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

GATEAU LIMOUSIN

Faire bouillir à l'eau légèrement salée 40 beaux marrons, les piler fin, fin, et passer au tamis, mélanger à un bol de crème fouettée très ferme et sucrée modérément avec du sucre vanillé, puis renverser le mélange dans un moule foncé de papier d'abord, puis de macarons ou de biscuits imbibés de kirsch. Renversez le moule, ôtez le papier et vous aurez un joli et excellent gâteau.

COMPOSITION POUR DÉTACHER LE LINGE QUI A ÉTÉ ROUSSE

On fait bouillir un peu de terre à foulon dans un verre de vinaigre; on y ajoute un petit morceau de savon et le jus de deux oignons. On laisse bouillir jusqu'à ce que le tout ait pris consistance. Puis on verse cette composition sur la partie roussie, qui redevient blanche si elle n'a pas été entièrement brûlée.

HOMONYMES

Les vôtres sont de soie, et ceux de Madeleine,
L'été comme l'hiver, d'une grossière laine.

L'ânesse à triste voix que Balaam blessait,
Par les rudes chemins, en eût-elle?... Qui sait?

On y fait à tous pas gracieuse rencontre.
Le costume breton pur encore s'y montre.

Pour s'y rendre, madame, on ne s'essouffle pas
Et l'on peut, sans fatigue, alors presser le pas.

L'enfant, tout au début de son abécédaire,
Le prononce, et parfois s'y montre réfractaire.

D'un emploi très fréquent, cette interjection
Marque étonnement, doute, interrogation.

Il devient, se doublant, cette pâtisserie
Reine, comme entremets, de toute sucrerie.

Cet adjectif honteux fait songer aux égouts,
Dès l'instant qu'il s'applique aux sentiments,
[aux goûts.]

Ils agitaient le leur en vain pour se défendre,
Le pêcheur, fin matois, sut quand même les
[prendre.]

Dans cette île rocheuse, où git la pauvreté,
Les femmes, comme ailleurs, ont mainte vanité.

Double encore : ce sont deux villes de Turquie
Dont l'une est en Europe et l'autre est en Asie.

Doublez toujours : sectaire au vouloir net et
[franc,

Il voit, comme les siens, combattre plus d'un
[Franc.]

SYLLABE CACHÉE

Trouver cette syllabe qui, placée devant un certain mot du dizain, compose avec lui un autre mot.

Achevons les harengs, la brème,
Les pois secs, le macaroni;
Aussitôt après le carême
Va luire un jour trois fois béni :
Devant l'ostensoir qui flamboie,

Monseigneur, sous un dais de soie,
Aux blancs panaches triomphants,
Monseigneur, ceint d'une auréole,
Et portant « la bonne parole »
Viendra confirmer nos enfants.

PROVERBE

Dans chaque vers trouver un mot du proverbe

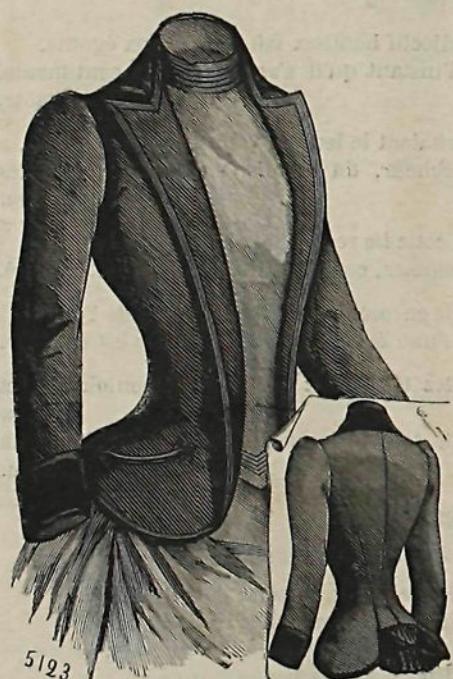
Dans un horizon rouge, où s'éteint la lumière,
Le soleil de juillet décline avec lenteur ;
Et les ombres du soir, tombant sur la chaumière,
Pressent le blanc troupeau qu'y mène le pasteur.
Le bruit du jour s'apaise et la tâche fait trêve :
Jusqu'au matin régnent, doux repos et doux rêve.

C'est, pour quelques instants, l'oubli du noir
[chagrin.]

Demain, tous reprendront la tâche abandonnée
Et le faix, lourd parfois, de la longue journée ;
Et, du haut de la tour, l'Angelus, voix d'airain,
Rendra vif et léger le pas du pèlerin.



Blouse-pardessus en drap grenat.
De Mademoiselle Thirion, 47, boulevard Saint-Michel.



Veste en drap thibet de Mademoiselle Thirion.

Blouse-pardessus en drap grenat soutachée. — Le dos ajusté, le devant large, froncé à la taille et pris dans une cordelière en soie grenat comme la soutache, terminée par des olives monstres. La pèlerine se drape, à droite, à l'encolure; le bord gauche rabattu en revers brodé, tombe droit. Col brodé à brisure, fermé par une cordelière. Broderie autour de la jupe et au parement de la manche plate. Toque en astrakan.

Coiffure bulgare pour le théâtre. — Un bandeau en velours brodé de soutache d'or, auquel se monte une longue écharpe en crêpe de Chine; l'écharpe, mobile sur le côté, près du bandeau, est coupée en carré, l'angle rejeté semble compléter le bandeau. Fendue au-dessous de la nuque, l'écharpe forme deux longs pans qui se croisent devant, puis se rejettent sur l'épaule. On peut froncer le bas des pans ou le découper en pointe; le terminer par un gland-houppe.

Veste en drap Thibet pour jeune fille. —

Façon ajustée au dos; le devant ouvert sur un plastron en drap fauve boutonné de côté; la basque arrondie et une poche intérieure dont la fente cintrée est un peu biaisée. Revers échancré près de l'encolure, où se montre une pointe du col rabattu, qui est en loutre, comme le parement de la manche ronde, et les deux pattes qui se rejoignent sur le plissé terminant la basque du dos.



Coiffure bulgare pour théâtre.

A ce numéro sont joints la Gravure coloriée 4760

Et un *Album de travaux* contenant : Epinglier. — Panier en osier avec poche extérieure et demi-couvercle. — Boîte de cuisine-baguière, couvert d'étoffe. — Porte-menu lyre. — Casier pour photographies. — Coffret Henri II à bijoux. — Boîte à dentelle. — Paravent porte-photographies. — Porte-musique. — Prie-Dieu porte-montre. — Mandoline et violon, cadres à photographies. — Papillon vide-poche. — Buvard. — Portefeuille. — Vide-poche.

SOLUTION DES DEVINETTES DU NUMÉRO DU 14 DÉCEMBRE :

MOTS EN CARRÉ :

T	A	R	N
A	G	I	O
R	I	V	E
N	O	E	L

ÉNIGME : Cannelle.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.



Falconer. Imp. Paris.

Journal des Demoiselles

Modes de Paris

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Vivienne 48

Coiffures de M^{lle} THIRION 47 B^d St Michel — Etroffes en Foulard de la C^{ie} DES INDES 27 r. du 4 Septembre —

Corsets de M^{me} EMMA GUELLE 3 p^{ce} du Théâtre Français — Chaussures de la M^{on} KAHN 55 r. Montorgueil —

Sait Anthelme de CANDÈS 26 B^d St Denis.